

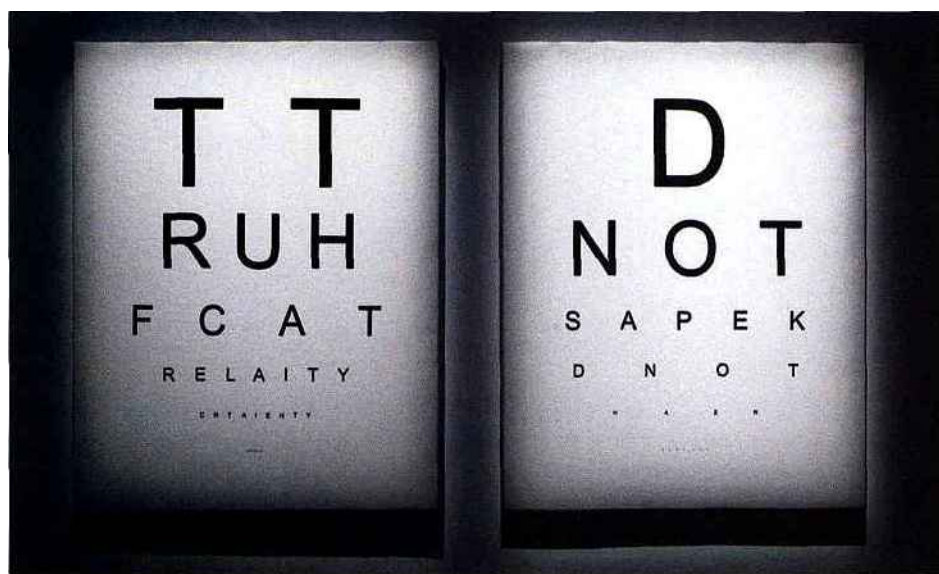
SHILPA GUPTA

Ou l'inconscient artistique

Sommes-nous maîtres de nos jugements et de nos attitudes ?

Shilpa Gupta explique comment, avec l'aide de scientifiques et d'une psychologue, elle a conçu une exposition au Laboratoire, à Paris, qui met à mal nos préjugés. Ego surdimensionnés s'abstenir.

propos recueillis par Fabrice Bousteau



Untitled 1 et 2, 2009, impression sur toile, 51 x 66 cm chaque

Le Laboratoire est un nouveau genre de centre artistique qui a pour ambition de développer la collaboration entre artistes et scientifiques. Que pensez-vous de ce projet ? S'agit-il d'une utopie selon vous ?

Shilpa Gupta : Le projet a effectivement commencé comme une utopie mais il occupe aujourd'hui une place majeure dans la recherche et la compréhension des systèmes et des comportements de nos sociétés. Le Laboratoire m'a permis de rencontrer des scientifiques, mais aussi de mettre en œuvre des recherches, d'étudier, de lire et de confronter mes travaux à ceux, par exemple, de l'historien Kaushik Bhowmick. Grâce à Caroline Naphegy, la commissaire du Laboratoire, j'ai pu créer un échange riche avec Noam Chomsky qui a beaucoup influencé notre compréhension des médias. Ma rencontre avec la psychologue Mahzarin Banaji, qui

travaille sur la formation des préjugés chez les individus, a été passionnante et essentielle pour la conception de l'exposition que je présente.

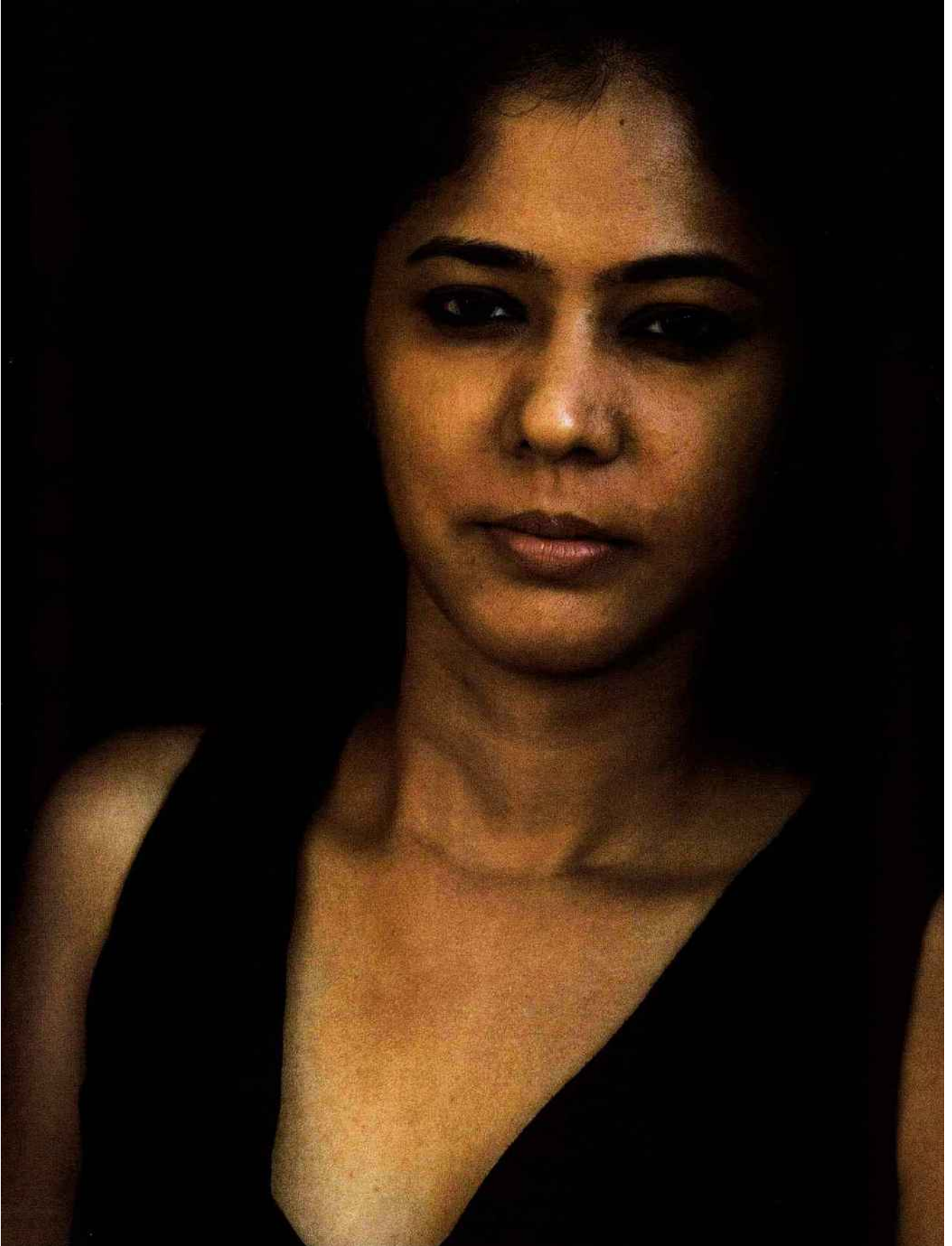
Quelle est votre relation avec la science et les technologies ? À la biennale de Lyon vous avez présenté une vidéo interactive avec les visiteurs. La technologie peut-elle faire naître chez vous l'idée d'une œuvre ?

Science et technologie vont de pair. En tant qu'êtres humains, nous avons une inclinaison naturelle pour les sciences. Elles nous permettent de progresser et de mieux comprendre et contrôler nos corps comme nos esprits. La technologie est une manifestation très importante de la science, un médium qui agit comme un filtre toujours plus grand sur la compréhension du monde. Notre approche du monde est déformée par le prisme de la télévision, des télépho-

nes portables ou de l'Internet. Les comportements humains changent aujourd'hui à une vitesse indéfinissable – comme s'ils volaient à travers des contrées éloignées, anéantissant les distances, connectant et exposant simultanément les distances/différences. Il m'est difficile de dire si l'idée précède la technologie. Le plus important, en fait, c'est que la technologie ait une portée émotionnelle et conceptuelle. La technologie n'est intéressante que si elle délivre implicitement un commentaire sur son usage.

Pour votre exposition, vous avez donc travaillé avec Mahzarin Banaji qui étudie notamment la psychologie de la peur à Harvard. Qu'avez-vous appris ?

Lorsque le projet a vu le jour, nous avons décidé de réfléchir sur les mécanismes qui conduisent les individus à ressentir de la peur envers certains groupes sociaux : les Blancs face aux Noirs, les hindouistes face aux musulmans, etc. Et tout ce que cela implique : l'importance croissante que l'on donne à la sécurité, au point absurde de rendre les déplacements de l'homme de plus en plus difficiles et de susciter la suspicion partout. De là, nous sommes arrivés plus largement à l'étude des mécanismes psychologiques qui entraînent les préjugés. J'ai ainsi découvert avec Mahzarin que les préjugés opèrent très souvent





Singing Cloud

2008-2009, assemblage
de micros et d'éléments sonores,
400 x 150 cm

au niveau de l'inconscient. Et cet inconscient peut être à l'origine de 90 % de nos actes et pensées!

Mahzarin Banaji dit : « Nous sommes fondamentalement plus mauvais que nous pensons l'être. Cependant, cet état est contrôlable, pas de manière simple (oh je n'aurai pas de préjugés) mais littéralement en laissant sa vie être menée d'une certaine façon. » Elle explique que si 90 % de ce que nous pensons est inconscient, et qu'il y a des choses automatiques que nous ne maîtrisons pas, certains yogis peuvent contrôler leur inconscient. Pensez-vous que la pratique artistique puisse permettre un meilleur contrôle de la conscience ?

Oui, je le pense car la création d'une œuvre d'art implique le subconscient. Et regarder une œuvre d'art, lire de la poésie, écouter de la musique sont des activités qui à mon sens activent des parties de notre esprit que nous ne connaissons pas. De fait, on parle « d'émotion inconsciente » dans l'expérience de l'art ! De plus, l'art tend généralement à créer de la beauté (nous manquons d'un meilleur mot), à faire du monde un endroit meilleur. Les émotions suscitées par l'art peuvent sans doute agir sur notre conscience et contribuer à nous transformer.

Avez-vous peur des 90 % de votre conscience que vous ne connaissez pas ? Avez-vous appris des choses sur vous-même ?

Une des raisons de faire de l'art est de comprendre le monde et soi-même dans le monde. Après l'expérience du Laboratoire et ayant appris qu'il y a une part de moi-même que je ne connaîtrai jamais, je me sens plus humble et je prends conscience de la vulnérabilité de la race humaine qui est l'espèce dominante aujourd'hui.

Quel est en définitive le fil conducteur de votre exposition et qu'y présentez-vous ?

« While I Sleep » cherche à explorer les failles de la conscience, individuelle et collective. Celle de l'État nation où les désirs aveugles se métamorphosent facilement en une avidité désespérante et réduisent le champ des possibilités sociales, politiques et économiques. L'œuvre principale est *Singing Cloud* qui est une large forme aux contours ambiens suspendue au plafond. La peau de ce « nuage » est faite de milliers de microphones. Ressemblant à une créature désincarnée, l'objet semble immergé dans une profonde immobilité. À certains moments, l'œuvre entre dans un état d'hystérie : les microphones se mettent à siffler et à chanter en

l'absence d'auditeurs. Les sons se déplacent et flottent à travers une multitude de voix, comme un voyage pour symboliser les mouvements des peuples, les conflits de l'Histoire où les désirs les plus profonds et les souvenirs les plus irrésolus s'élèvent et chutent. Puis, le sommeil s'installe comme s'il voulait nous rendre aveugles. La seconde œuvre majeure *Untitled* est un tableau déroulant comme dans les gares ou les aéroports. Il est comme une réminiscence des zones de transits. Il marque les départs et les arrivées des voyageurs, le nombre des migrants et ceux qui sont perdus dans le mouvement. Les nombres deviennent des années qui deviennent elles-mêmes des distances, alors que la mémoire chaotique prend le contrôle, un train qui dépasse une gare, ou prenant à son bord des passagers qui ne sont plus vivants à des gares, d'abord sans nom puis desservant des arrêts connus tels que Bombay, New-York ou Londres, de véritables nœuds de pouvoir, principales métropoles sous surveillance aujourd'hui.

Vous n'avez pas conçu d'œuvre qui suscite la peur chez le visiteur ?

Créer un sentiment d'angoisse serait à l'opposé de mes intentions puisque mon projet porte sur

la compréhension de la peur et des préjugés, et au bout du compte sur la liberté. Faire peur signifie au contraire refermer les gens sur eux-mêmes, ce qui n'est vraiment pas mon but.

Dans votre production artistique récente, il y a de plus en plus de sculptures. Pour quelles raisons ?

J'ai étudié la sculpture mais je ne disposais pas d'atelier. Aujourd'hui, je peux enfin m'éloigner de l'écran de l'ordinateur sur lequel je travaille depuis presque dix ans. Dans la sculpture, ce qui m'intéresse ce sont les objets hybrides car ils reflètent la mécanisation des gens et des objets. Dans l'exposition j'utilise des technologies (comme le micro) ou des objets (comme le sifflet) qui symbolisent à mon sens les systèmes en jeu dans le contrôle de l'information et des personnes dans nos sociétés. Il y a une œuvre avec un robot qui tourne et dit «Je ne vois pas, je n'entends pas, je ne parle pas».

Votre travail a beaucoup à voir avec la société indienne. Vous avez demandé à Mahrazin Banaji si «le délirant stéréotype» hindouiste selon lequel les musulmans «mangent de la viande donc ils peuvent tuer» a un sens en psychologie. Que pensez-vous de la violence en Inde entre hindouistes et musulmans ?

La constitution indienne est laïque. Or depuis 1992, on a vu la droite utiliser la religion comme un outil politique. C'est très troublant de voir comment les politiques peuvent manipuler l'individu et entraîner une profonde violence qui n'est pas du tout voulue. L'État doit trouver un moyen de traiter ce conflit en interne et aux frontières et pas seulement autour de la question religieuse mais aussi la notion de classe.

Au sein du monde de l'art, je n'ai jamais entendu parler d'un cas où la religion était un point de contestation, et je pense que les artistes de toutes les religions peuvent travailler ensemble. Hélas, le monde de l'art constitue une toute petite part de la société.

Le titre de l'exposition est «While I Sleep». Quels rêves faites-vous quand vous dormez ?

Quand je me souviens de mes rêves, ils semblent être souvent liés à des tâches non achevées, ou bien à des espoirs et des peurs. ■



Untitled

2008, ceinturon de police avec sifflets,
117 x 23 x 53 cm

L'exposition

Au sein du Laboratoire se dégage une drôle d'alchimie. Le centre artistique parisien, créé en 2007, accueille «While I sleep», une exposition-expérience de Shilpa Gupta. Suite aux précédents événements associant artistes et scientifiques, la plasticienne indienne, née en 1976, s'associe à la psychologue Mahrazin Banaji pour explorer le thème de la peur. Vision artistique à la frontière de la recherche scientifique, «While I Sleep» parvient à nous tirer d'un long sommeil.

«While I Sleep» jusqu'au 4 mai au Laboratoire • 4, rue du Bouloi • 75001 Paris
01 78 09 49 50 • www.laboratoire.org

réagissez !

Pour contacter l'auteur de cet article, merci d'adresser vos e-mails à courrier@beauxartsmagazine.com

Blindstars Starsblind 2008, installation lumineuse, 487,6 cm de diamètre.

